

N° 121 Prix 1 fr 20

Belgique : 1 fr 50



Le Président Kruger.

(p. 3816)

C. I.

LIVRAISON 481.

Paris 3-9-1932

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Un sourire étrange glissa sur les lèvres de l'espion...
Pas si vite!... Il n'était pas un novice, lui!... Il ne se laisserait pas prendre comme cela.

Mais, soudain, une sueur froide lui coula dans le dos.
Son regard inquiet venait de rencontrer celui du garçon, debout non loin de lui...

Et fut-ce un effet de son inquiétude, il s'imagina que cet homme le considérait d'un air étrange et qu'il semblait l'observer avec attention.....

Alors, la peur naquit en lui...

Il fallait agir sans perdre une minute.

Au même instant, il vit deux hommes pénétrer dans le café.

L'aventurier resta immobile, cloué sur place...

Il ne pouvait y avoir aucun doute : ceux-ci étaient deux inspecteurs.

Il en était sûr... Alors, profitant d'un mouvement en avant du garçon, répondant à l'appel d'un client, l'espion se leva précipitamment et se glissa vers une petite porte de côté sur laquelle était écrit le mot « Toilette ».

S'il pouvait passer dans le couloir du lavabo, il était sauvé, car il savait qu'une porte donnait sur la cour de l'immeuble et que s'il parvenait à franchir cette porte, il serait sauvé.

Mais, comme il ouvrait la porte du lavabo, une voix dure s'éleva, qui disait :

— Mesdames et messieurs, ne bougez pas. Personne ne sort ; nous avons une petite opération à effectuer.

La situation de Dubois était critique.

Il ne savait pas si on l'avait vu et reconnu ; il ignorait si c'était pour lui que les deux inspecteurs étaient en chasse ; mais il devinait qu'il passerait un mauvais quart d'heure s'il se laissait prendre...

L'intuition suppléait à la certitude.



Pendant un instant, il resta cloué sur place, presque évanoui de frayeur....

Une terreur sans nom s'emparait de lui ; il se disait que, sans doute, toutes les issues seraient gardées par la police et qu'il lui serait impossible de fuir.

Mais, tout à coup, il se rassura.

Les policiers avaient commencé par les tables placées le plus près d'eux et ils demandaient leurs papiers aux consommateurs.

Ceci leur prendrait du temps....

Et s'ils opéraient ainsi, c'était qu'ils ne connaissaient pas l'espion ; par conséquent, une chance de salut s'offrait à lui.

Il s'était adossé à la porte de la toilette et, lentement, sans faire presque de mouvement, il l'ouvrait derrière son dos, tout en glissant lui-même vers l'ouverture.

Et, tandis que l'attention de tous se portait vers les deux inspecteurs, l'espion se glissa sans bruit hors de la salle.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait dans la cour et, supposant que l'entrée de l'immeuble serait surveillée, il se dirigea vers l'escalier de service de la maison.

Il n'était pas encore arrivé au premier étage qu'il entendit un bruit de pas et un murmure de voix dans la cour qu'il venait de quitter...

C'étaient les inspecteurs, guidés par le garçon, qui s'étaient aperçu de sa sortie clandestine...

Dubois se réfugia alors dans un cabinet qui ouvrait sur le palier du premier étage et, par une imposte, il vit les trois hommes chercher dans toute la cour et se diriger ensuite vers le boulevard par le vestibule de l'immeuble.

L'espion soupira.

Il n'était pas encore sauvé, car les agents postés à

l'entrée, allaient certainement dire qu'ils n'avaient vu personne et alors on chercherait dans l'immeuble.

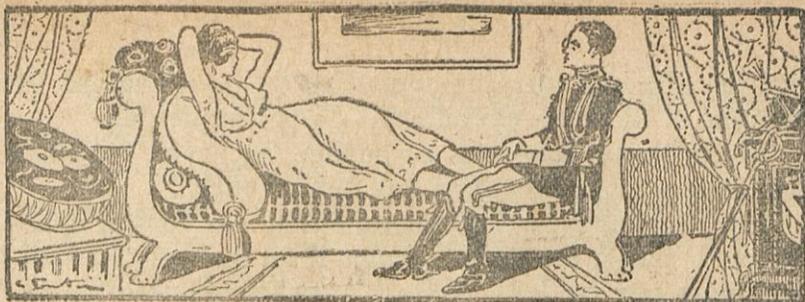
Il continua donc son ascension, espérant toujours trouver une issue inconnue des inspecteurs...

Sa persévérance fut récompensée, car lorsqu'il arriva sur le palier du dernier étage, il vit que celui-ci communiquait par un long couloir avec l'immeuble voisin, qui donnait dans une rue latérale.

Cette fois la chance était pour lui...

Tout guilleret, il redescendit par l'escalier qu'il trouva au bout de ce long couloir et bientôt, il se trouvait dans la rue...

.....



CHAPITRE CDLXXXII

JOURS DE LUTTES...

La révision approchait, quoique la date n'en fut pas encore fixée ; mais l'on savait déjà que le procès aurait lieu à Rennes. On mettait en avant des noms d'officiers supérieurs... Celui-ci, celui-là... et chacun récusait ses ennemis, nommait ses amis...

Ce matin-là, la salle de rédaction du journal l' « Aurore », la feuille dans laquelle Clemenceau, quotidiennement, prenait la défense de Dreyfus ressemblait à une vaste ruche, dans laquelle toutes les abeilles eussent bourdonné à la fois...

Une dizaine d'hommes se groupaient autour du « patron », l'homme à la dent dure, à la mâchoire de bulldog, que l'on devait plus tard, surnommer « le Tigre » et qui a su, dans sa verte vieillesse, se tailler une part de gloire telle que les hommes ne l'oublieront pas....

A cette époque Georges Clémenceau avait déjà cinquante-huit ans et il groupait autour de lui tout un noyau d'hommes plus jeunes. Il y avait là, aussi, Paul Brulat qui venait de s'illustrer en publiant « La Faiseuse de

Gloire » ; Jean Jullien, dont Antoine venait de représenter « la Mer » et « les Etoiles », cette pièce mordante dont l'ironie cinglait durement les généraux factieux... Jean Jullien, ancien officier de cavalerie, qui avait vécu l'alerte de 1876, avait troqué son épée pour la plume et devait mourir pendant la Grande Guerre, dans le fauteuil de Délégué des Gens de Lettres, plus pauvre qu'il n'était né, tant toute sa vie il avait été probe et désintéressé... Il y avait aussi Hermann-Paul, jeune dessinateur, dont le crayon stigmatisait les ridicules des maîtres du jour ; Varenne, qui devait faire la chronique du procès de Rennes, Mme Brémontier, la charmante rédactrice de la Fronde, Emile Zola, Lucien Descaves, d'autres encore...

Et tous écoutaient la voix de Clémenceau qui disait :

— Maintenant, mes amis, nous entrons dans la période critique. L'enquête de la Cour de Cassation est close. Ne nous illusionnons pas : c'est le Général de Pellieux qui a mené cette enquête ; s'il n'a pu écarter les dépositions de nos amis complètement, il n'a rien fait pour les susciter et, en définitive, si l'on n'a pas démontré l'innocence de Dreyfus, on n'a pas non plus démontré sa culpabilité... Et, cependant, depuis quatre ans, on cherche des preuves contre lui...

— L'enquête devait être publiée, dit Jean Jullien...

— Elle a été tirée à 50 exemplaires ; mais il est probable que ces 50 exemplaires ne seront pas livrés au public.

Clémenceau s'interrompt pour crier : « Entrez ! » car on venait de frapper à la porte.

Une jeune femme blonde parut :

— Ah ! c'est vous d'Harcourt, entrez, ma petite...
Quoi de neuf ?...

— Vous aurez dans une heure les bonnes feuilles du « Figaro », qui s'est procuré, nul ne sait comment, un exemplaire de l'enquête et en commence la publication par les documents concernant Esterhazy.

— Non ?...

— Si, je vous assure ; c'est tout à fait exact...

Les questions se pressaient, se croisaient ; la blonde reporteresse de l' « Aurore » qui venait d'apporter cette nouvelle ne parvenait pas à répondre à tous à la fois.

— Dans une heure ? demanda Clémenceau. Croyez-vous que je pourrai en prendre connaissance sur les morasses à l'imprimerie ?... Je ne voudrais pas faire mon papier avant d'avoir lu ça ?...

— Oh !... Cornély n'y verra sans doute pas d'inconvénient...

— Mais, dites donc, intervint Zola, cela promet des poursuites contre le « Figaro »...

— Sans doute ! Bah ! il sera en bonne compagnie. Depuis l'année dernière, je ne sais pas quel est le journal qui n'a pas publié de documents dûs aux indiscretions des militaires, chargés de les tenir secrets...

— C'est une formidable farce ! Peut-on imaginer qu'un travail quelconque, à notre époque d'informations à outrance, pourra rester secret lorsqu'une centaine de personnes sont au courant plus ou moins ?

— Et surtout lorsque tant de passions sont en jeu...

Ayant dit, Clémenceau prit son chapeau et, entraînant Mille d'Harcourt, il sortit de la salle.

Hermann-Paul, curieux de lire le document avant l'impression l'accompagna, tandis que les autres rédacteurs s'attablaient devant le papier blanc qui, quelques heures plus tard, couvert de leur prose, devait se transformer en journal.

Emile Zola et Mine Brémontier, assis dans un coin, continuaient à causer :

— Alors, Marguerite Pays a avoué être l'auteur du télégramme signé « Speranza » qui devait accabler ce pauvre Picquart ?... demanda Zola. Où l'a-t-on mise ? A Saint-Lazare ?...

— Non, c'est justement pour éviter Saint-Lazare qu'elle a fait cet aveu et, voyez la ruse, lorsqu'elle a été enfermée à la Santé, dans le quartier des détenus politiques, elle s'est aussitôt rétractée...

— Oh ! c'est une fine mouche !... Mais elle n'en est pas moins incarcérée et Du Paty, aussi, pour celui signé « Blanche »... C'est l'essentiel.

— Vous savez quels sont les chefs d'accusation contre Du Paty ?

— Non, chère madame, je n'ai pas, moi, autant de sources d'informations, que vous autres... Entre nous, « la Fronde » va joliment bien... Vous devenez vraiment une feuille d'informations...

— Je vous remercie. C'est que notre chère Directrice est une femme de tête qui a su grouper toutes les femmes d'élite de ce pays... A propos de femmes, savez-vous qu'Esterhazy a eu un bel élan d'indignation lorsqu'il a su que le directeur de l'« Observer » était une femme et... par surcroît, une juive !... Mais il s'est bien gardé de lui rendre les 500 Livres Sterling qu'il avait reçues d'elle. Ah ! c'est une belle fripouille !...

— Oui, un joli monsieur... Mais dites-moi donc quelle est l'accusation contre du Paty ? demanda Zola.

— L'accusation vise les faux signés « Blanche » et « Speranza », la fausse lettre Weyler, le faux Henry, la publication par l'« Eclair » de la pièce « Ce Canaille de D... » et des faits non dénommés...

— Ah ! quelle tristesse que tout cela, ma chère enfant !... Voyez quelle figure nous faisons en face du mon-

de : une fabrique de faux documents, voilà ce que semble être notre Service de Renseignements de l'Etat-Major... et si encore il ne s'agissait que d'agents secrets méprisables, de comparses qu'on peut désavouer, comme cette femme Bastian, ce Lemercier-Picquart, ou ce Guénée, ces misérables à tout faire !... Mais non, ce sont nos officiers généraux, qui se compromettent dans des intrigues sans nom !...

— Hé, mon cher Maître, que voulez-vous !... Vous connaissez la réponse d'Henry, avant son suicide ?...

— Oui... « Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans l'intérêt de ma patrie... » Ces gens disent tous : « La fin justifie les moyens ! » Tous pratiquent « le faux patriotique » !... Quelle mentalité, bon Dieu !.....

Mme Brémontier sourit.

— Ne vous tracassez pas, cher maître... Tout cela n'aura plus qu'un temps... désormais, la Vérité est en marche et rien ne l'arrêtera plus... Sur ce, excusez-moi ; mais il faut que j'aille faire mon « papier », moi aussi.....

— Je vous accompagne.

Zola et la rédactrice de la « Fronde » prirent congé des rédacteurs de l'« Aurore », qui travaillaient avec acharnement et ils sortirent sur les grands boulevards.

Ceux-ci étaient très animés. L'heure de l'apéritif venait de sonner et à toutes les terrasses des cafés, au Cardinal, comme au Café Anglais, des masses de gens étaient installés devant les petites tables de fer peint.

L'air était d'une douceur printanière. Le marronnier du 20 mars avait poussé d'autres feuilles et à tous les platanes des pousses nouvelles mettaient comme un duvet verdoyant sur les troncs noirs des arbres...

— Le printemps !... murmura Zola.

— Comment va Jeanne ? demanda sa compagne.

— Très bien, je vous remercie... Bientôt, nous nous installerons à la campagne avec les enfants.

— Heureux homme !... Vous avez, de la chance, vous, de pouvoir œuvrer librement, près de ceux qui vous sont chers. Vous n'avez pas besoin de fouler du soir au matin l'asphalte parisien... Mais, adieu, me voici arrivée et il n'est pas bon de s'attendrir au moment de se mettre au travail.

Ils se serrèrent la main ; la jeune femme pénétra dans l'immeuble et Zola continua sa promenade, méditant toujours.

Oui, il installerait prochainement Jeanne et les petits à la campagne et, près d'eux, il commencerait un autre roman que Clemenceau lui avait demandé pour l'hiver prochain. Il venait de toucher à la caisse du journal une jolie somme pour la publication en feuilleton de « Fécondité » et cela lui permettrait d'offrir des vacances plus confortables à ses chéris...

CHAPITRE CDLXXXIII

UNE VIE BRISEE.....

Le lieutenant-colonel Picquart, assis devant son bureau, rêvait, lorsque, soudain, un coup de sonnette le fit tressaillir.

Quelques secondes plus tard, la porte de la pièce tressaillir.

— Comment, c'est toi, Jacqueline ?...

— C'est bien moi... Cela te surprend à ce point... ?

— Oui, répondit le colonel Picquart à sa cousine, cela me surprend grandement. Ne m'avais-tu pas dit qu'il nous fallait ne plus nous voir, afin de donner satisfaction à ton mari ?

— Je t'avais dit cela, en effet, répondit la jeune femme en s'asseyant dans le fauteuil que son cousin lui avançait, parce que je croyais l'apaiser en lui faisant ce sacrifice ; je voulais lui prouver combien ses soupçons étaient dénués de fondement et que le général m'avait calomniée... Mais cela n'a servi à rien... Poussé par son confesseur, le père Du Lac, il vient de faire demander la séparation ; dès à présent, tout est fini entre nous... Je suis rentrée chez ma mère...

— Comment ! s'exclama Picquart ; mais je ne comprends pas... Pourquoi... ? Comment cela peut-il se faire ?

— Je ne comprends pas plus que toi... Ils ont voulu me faire avouer que la dépêche signée « Speranza » était de moi... j'ai entendu raconter de telles histoires que je m'y perds... De Pellieux prétendait que « la Dame Voilée » de l'affaire Dreyfus, c'était moi... Alors, j'ai commis l'imprudence de lui demander des explications, en face... Du moment que pe me révoltais, tout était fini... Mon mari est bien pensant, tu le sais... Il est de ceux qui admettent le « faux patriotique », il est de ceux qui ont approuvé l'hommage rendu à Henry, la pension faite à sa veuve, dont on se sert contre toi et contre les autres ! Sa pauvre femme !... On vient de la jeter contre Bertulus qui a commis la grande faute d'inculper Esterhazy et sa maîtresse de faux et usage de faux... Ne comprends-tu donc pas qu'il « fallait sauver Esterhazy à tout prix !... à tout prix... » Cette pauvre Clara, elle-même, est réduite à la misère avec ses enfants, parce qu'elle a refusé de reprendre la vie commune avec ce coquin... On est arrivé à convaincre sa famille...

— Mais je croyais que son père était le premier à ne plus vouloir d'Esterhazy pour gendre... ?

— Oui, sans doute ; mais on a fait vibrer d'autres cordes chez le père : celles de l'intérêt, des intérêts... Donati n'a pas été sourd à certains arguments et il se promettait de tenir son gendre... Seulement, Clara, elle, a jeté Ferdinand à la porte, un matin, où, sûr du succès, il avait osé se présenter devant elle...

— Tout cela est bien triste, ma pauvre Jacqueline, que vas-tu devenir... ?

— Je vais reprendre ma vie de jeune fille... Cela ne sera pas tous les jours drôle ; maman, déjà, lève les yeux au ciel à chaque instant, pour le prendre à témoin de son malheur d'avoir une fille semblable à moi.. une femme répudiée par son mari !... Je suis quelque chose comme une pestiférée, maintenant... Mais quoi, il faut en prendre son parti : ma conscience ne me reproche rien... Nous n'avons jamais été coupables... alors... ?

— En quoi pourrai-je t'aider, Jacqueline.....? demanda Picquart, dont le cœur se serrait à l'évocation du triste destin de sa petite camarade d'enfance et de jeux.

— En venant me voir quelquefois, chez ma mère ; elle ne pourra s'y opposer, tu es son neveu tout de même et, avec le temps, sans doute, comprendra-t-elle, que nous avons été calomniés... Au revoir ami...

— Au revoir, Jacqueline... répondit tristement l'officier.

Il accompagna sa visiteuse vers la porte, puis revint s'asseoir devant son bureau.

Il était infiniment triste, cette conséquence inattendue de son activité dans l'affaire Dreyfus, le frappait douloureusement...

Eh quoi ! il n'avait pas suffi qu'on le frappât, lui, il fallait que ceux qui l'aimaient reçussent les éclaboussures de la haine qu'on lui portait...

Cette petite Jacqueline !

Il la revoyait, toute enfant, partageant ses jeux de gamin indiscipliné. Toujours une tendre amitié fraternelle les avait unis.

Mais jamais aucune équivoque, depuis que Jacqueline, devenue jeune fille, puis jeune femme, heureuse d'ailleurs, jusqu'à ces temps derniers, n'avait entaché leurs rapports.

On s'était mis à les calomnier quand, lui, Picquart avait passé au camp adverse ; alors que, chef du Service des Renseignements, il avait découvert le faux Henry et dénoncé les manœuvres d'Esterhazy.

Alors, tous ses amis d'hier avaient crié : « Haro ! »

Jacqueline avait eu la belle fierté de faire front à la meute ; elle n'avait pas voulu se solidariser avec ses adversaires ; elle avait affirmé sa foi en la loyauté de son camarade d'enfance...

Et la calomnie, l'infâme calomnie, avait servi d'arme contre elle..

On avait sali sa réputation de femme ; elle avait eu le courage de visiter le malheureux officier, injustement frappé, dans sa prison, c'était donc qu'elle était sa maîtresse !

Et c'était sur des bases semblables qu'un mari osait demander la séparation..

Ah ! cette terrible affaire !..

Quelqu'un avait dit un jour en souriant : « un peu de sang, beaucoup d'encre !... »

Mais aussi que de tourments, que de tristesses, que de douleurs !

Combien de vies gâchées !..

CHAPITRE CDLXXXIV

ENCORE UN DRAME.....

— D'Harcourt... ?

— Patron... ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans les dépêches ?...

— D'abord — ce n'est pas une dépêche — je voudrais que vous lisiez cette traduction d'un article du « Times »...

— De quoi s'agit-il ?...

— D'Esterhazy...

Clemenceau prit le papier que lui tendait sa blonde collaboratrice et il lut :

« Le « Figaro » a offert à ses lecteurs un œuf de Pâques qui renfermait de réelles surprises... Il a commencé la publication de la fameuse enquête de la Chambre Criminelle. Je ne sais pas si l'instruction que l'on a ouverte pour découvrir la provenance de cette publication aboutira, mais il était inévitable qu'elle se produisit.

« Depuis qu'elle était close, qu'elle avait été imprimée à 50 exemplaires, personne n'était assez naïf pour supposer que cette enquête pouvait échapper à la publicité. On affirmait même depuis quelques jours que la communication de cette enquête avait été offerte à plusieurs journaux (1).

« Cette enquête, conduite par le général de Pellieux ; les déclarations de du Paty de Clam ; l'attitude d'Esterhazy, invoquant le souvenir de ses ancêtres, alors que la preuve venait d'être faite de la non-authenticité de son titre et de ses prétentions, menaçant le Président de la République de l'intervention de l'empereur d'Allemagne ; les fausses lettres Blanche et Speranza, écrites, signées par des officiers d'Etat-Major, comme les articles de journaux signés « DIXI » ; Esterhazy, se battant avec Picquart, « par ordre » ; tout cela est fou !

« Et enfin, Esterhazy, commanditant une maison de rendez-vous, volant sa femme et sa belle-sœur, voulant enfin marier le jeune Christian à une fille perdue pour toucher une commission, mais « n'ayant — d'après les membres du Conseil d'Enquête — pas forfait à l'honneur » ; c'en est vraiment trop !... (2).

Un sifflement admiratif s'échappa des lèvres de Clemenceau.

— Très bien ça, ma petite, à faire passer dans la revue de la presse... Maintenant, les dépêches... ?

— La révision est fixée à la première semaine d'août.

(1) Il est certain qu'à dater de la fin de 1898, c'est-à-dire de l'époque où l'opinion publique se trouva surexcitée, ce fut dans la presse une surenchère de publication de documents. C'est à une communication de ce genre par *Le Petit Journal*, que le capitaine Cuignet dut sa disgrâce.

Les documents saisis au *Matin*, plus tard, entraînent aussi des sanctions dans le monde militaire.

(2) *Times*, 1er mai 1899...



*... il leva son chapeau et, d'un geste large, il salua
la terre de France.* (p. 3820).

La salle du Conseil de Guerre étant trop petite, on prévoit de se servir de celle de la Manutention...

— Passons... passons... Jusqu'à la dernière minute, il y aura des changements...

— Le suicide du secrétaire d'intendance Lorimier, qui fut secrétaire d'Henry...

— Hein !... qu'est-ce que c'est que ça... ? Vous avez des détails... ?

— Aucun... Cet homme s'est pendu dans une grange, dans un petit village du Cambrésis, où il était en congé.

— C'est tout ce que vous savez... ?

— Absolument tout...

— Eh bien ! mon petit, prenez votre chapeau et allez voir à l'Hayas, si vous ne pouvez rien obtenir de plus ; sinon, informez-vous du premier train... Il me faut une enquête soignée là-dessus. Ah ! auparavant, voyez au Ministère de la Guerre, la situation exacte de cet homme.

La jeune femme sortit et deux heures plus tard, ses démarches à la Guerre et à l'Agence Havas ne lui ayant rien appris, elle prenait le train pour Cambrai...



En arrivant à Cambrai Léone d'Harcourt prit une voiture et donna au cocher le nom du village où se trouvait la ferme des Pollin, les beaux-parents du sous-officier Lorimier.

La campagne béait sous le soleil printanier. Un doux vent courbait les cîmes des peupliers bordant une rivière.

Sous ce ciel pur, tout semblait devoir être à la joie et, cependant, hormis les cris des insectes et les chants des oiseaux, nulle voix humaine ne résonnait auprès de

la grosse ferme des Pollin, qui semblait, tant elle était silencieuse, inhabitée.

Pourtant, le vieux fermier parut sur le seuil de la porte et, bientôt, une petite vieille en bonnet et coiffe noire, le rejoignit :

— Pollin, écoute donc...

— Quoi... ?

— « Le Réveil » parle du fils, dit la vieille.

— Ah ! ils ne vont pas nous laisser tranquilles ! répondit l'homme, d'un ton bourru...

— J'ai vu Monsieur le Curé et Monsieur le Maire, reprit sa femme. Le service aura lieu demain... Le docteur a déclaré que notre malheureux gâs avait agi dans un accès de folie... Comme cela, il pourra être enterré en terre sainte... Ah ! ma pauvre fille !...

— Oui... oui... il était fou... fou... Dis-donc, tu remettras le journal sous bande et tu le rendras au facteur, tous les jours ; je me désabonne pour leur apprendre à se mêler de ce qui les regarde...

— Hélas ! soupira la bonne vieille, ça ne nous le rendra pas !

Le père Pollin haussa les épaules et rentra dans la salle basse de sa ferme.

Il fumait rageusement, tirant sur sa pipe à petits coups et, s'approchant d'une porte latérale, il jeta un coup d'œil, dans la chambre sur laquelle elle s'ouvrait.

Sur le lit, un grand corps, vêtu de l'uniforme des sous-officiers d'intendance, était étendu.

Quatre bougies, deux de chaque côté du lit, jetaient leur lumière jaune sur la face cireuse du mort, tandis que deux femmes agenouillées au pied du lit, sanglotaient...

Un peu plus loin, une religieuse murmurait les prières des morts...

— Ma pauvre fille ! grommela le vieux, comme avait fait sa femme tout à l'heure....

Et, dans la douleur du vieux fermier, il entraînait tant de colère que de chagrin.

De colère, parce que mille ragots avaient déjà éclos dans les cervelles des villageois, parce que son journal, (son journal auquel il était abonné !), avait osé rapprocher le suicide de son gendre de celui du colonel Henry au Mont-Valérien !...

Comme si cela avait le moindre sens !...

Est-ce que lui, un homme de la campagne avait quelque chose à voir avec ces histoires de traîtres !...

Dans son cerveau d'homme fruste, il n'y avait pas place pour des arguties ou des demi-nuances... Puisque Dreyfus avait été au bagne, c'est qu'il était un traître... Puisque le lieutenant-colonel Henry avait été enfermé au Mont-Valérien, c'est qu'il avait commis une faute...

Mais le détail de cette ténébreuse affaire !...

Tout cela lui échappait ; il n'y comprenait rien...

Et son gendre, son gendre, maintenant !...

Pourquoi cet imbécile s'était-il suicidé à la veille de rentrer à Paris...

Ah ! le père Pollin irait prendre conseil, il ne voulait pas que l'on salât la mémoire de celui qu'il appelait son gâs et qu'il aimait vraiment comme son fils !... Il y avait quinze ans qu'il avait épousé sa fille ! Il était bien de la famille et qui toucherait à sa mémoire aurait affaire à lui !

Il ne le permettrait pas, non !...

Il faisait face à la porte, toute sa figure de paysan matois plissée dans un effort et, soudain, il vit devant lui, une fine silhouette de femme qui s'approchait.

C'était une parisienne à n'en pas douter, une de ces jolies filles de Paris, qui marchent sur des petits talons pointus...

— Monsieur... ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— C'est bien ici... ?

— Quoi... ?

— Monsieur Lorimier... ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Lorimier, vous... ?

Est-ce que vous le connaissez... ?

— Non, monsieur... Je sais qu'il est mort et je suis venue vous demander de la part de quelqu'un qui s'intéressait à lui si ce que les journaux ont dit est vrai...

— Les journaux !... tous des menteurs !... M'en parlez pas !... C'est pas vrai !... Mon pauvre gendre a jamais « fricoté » avec des traîtres... Jamais... C'était un honnête garçon... Ils l'ont rendu fou, voilà tout... Se tuer comme ça, quand il avait tout pour être heureux... On l'aimait comme un fils, nous qui n'avions que des filles. D'abord, le médecin a dit qu'il était fou et le curé aussi puisqu'il refuse pas sa bénédiction... Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir, de plus, mam'zelle... ?

— Rien, monsieur... monsieur Pollin, je crois ; je sympathise bien avec votre malheur, croyez-moi... Mais, je ne crois pas que personne ait accusé votre gendre...

— Si, j'ai lu « Le Réveil », ce matin... Il dit que mon gendre était le secrétaire du « faussaire » Henry qui s'est tué au Mont-Valérien et que c'est le remords qui l'a fait se suicider... C'est pas vrai !... C'est pas vrai !... Et je le laisserai pas salir. Pourquoi qu'il aurait fait ça, not'gâs, dites un peu... pourquoi... ? On est à son aise, ici... il avait besoin de rien... Il avait hérité d'un bien, par là, que je fais valoir avec les miens... Quand on mourra la mère Pollin et moi, tout est pour nos enfants... et alors... pourquoi qu'il aurait trahi... ?

— Rassurez-vous, monsieur Pollin, dit doucement Mlle d'Harcourt, violemment émue par ce chagrin de brave homme, rassurez-vous... Non, votre gendre n'a rien

pu faire de mal... Seulement, comme vous le dites, peut-être bien que toutes ces choses l'ont torturé, lui ont troublé l'esprit... Une crise de folie... C'est ce que je vais dire aux gens qui s'inquiètent de lui à Paris... Soyez tranquille.....

— Ah ! je veux plus voir un seul de leurs journaux.

— Adieu, monsieur Pollin, croyez à toute ma sympathie.....

— Au revoir, mam'zelle...

Léone d'Harcourt traversa de nouveau le village et s'arrêta devant l'auberge où stationnait la voiture qui l'avait amenée de Cambrai...

Autour de la petite place, des gens s'attroupaient, tous commentaient l'incident et, pour toutes ces cervelles frustes, le malheureux Lorimier avait eu peur de rentrer à Paris, de se retrouver auprès de ses officiers...

— Ma doué ! dit une bonne vieille, tout ça lui a tourné la cervelle au pauv'gâs !...

— Aussi, répondit une autre commère, y a de quoi... Ces officiers qui sont des traîtres...

Mlle d'Harcourt n'en entendit pas davantage ; elle remonta dans sa voiture en disant au cocher de la reconduire à la gare.

Chemin faisant, celui-ci se retourna sur son siège et, clignant de l'œil, d'un air malin, il murmura :

— Hein ! ça fait du bruit dans le pays le suicide du gas Lorimier... ? C'est-y que vous sauriez quelque chose, m'dame.... ?

— Mais rien de plus que tout ce monde, mon brave... Il a eu un accès de fièvre chaude, sans doute...

— C'est commode, comme explication, ricana l'homme ; mais on sait ce qu'on sait...

Léone d'Harcourt ne répondit pas ; elle ne voulait pas donner d'aliment aux jalousies de clocher qui s'attiseraient bien d'elles-mêmes.

La douleur des pauvres gens qu'elle venait de voir l'avait profondément émue... Ce drame, terrible dans sa simplicité, découlait du grand drame qui bouleversait la France, depuis plusieurs années.

En verrait-on bientôt la fin... ?

Que de tristesses !...

Elle soupira péniblement, puis le pli professionnel reprenant le dessus, elle se mit à réfléchir à son article.

CHAPITRE CDLXXXV

UN DINER DE FIANCAILLES

— Je te trouve bien rêveuse, Odile ?...

— Moi, ma tante, non... Je suis bien sur la terre, je t'assure...

Et la jeune Odile eut un radieux sourire, puis elle ajouta :

— Je rêve, sans doute, oui ; mais mes rêves ont un sens précis... ils ne se perdent pas dans les nuages... Je pense que Martin a débarqué avant-hier à Marseille, et que nous allons le voir bientôt...

— Ah ! ce Martin... Quel prestige il a sur ta folle cervelle... Cependant...

La vieille demoiselle fit une moue...

— Oui, je sais ce que tu vas me dire, ma tante, Martin Freystaetter est un roturier ; c'est un soldat de fortune... Veux-tu que pe te le dise : je préfère cela... C'est la preuve de sa valeur véritable !... Il n'a dû à personne qu'à lui, à son courage, à son patriotisme, à sa persévérance à l'étude, le grade auquel il s'est élevé et il ne faut pas oublier que plusieurs de ses supérieurs rendent hommage à sa grande culture générale.

Mlle d'Ormeilles poussa un soupir.

— Mais il n'est pas « né », mon enfant !...

Eliane éclata de rire :

— Tous les hommes sont nés, ma tante ; mais bien plus que les avantages de la naissance, j'estime ceux que l'on acquiert soi-même... Et puis, tu sais bien, tantine, qu'il n'y a pas à y revenir, nous nous aimons, Martin Freystaetter et moi et nous devons fixer, dès son retour, la date de notre mariage... Sais-tu bien que plusieurs de ses chefs doivent honorer de leur présence notre repas de fiançailles... ?

— Je sais, je sais bien, ma chère enfant, que tu meurs d'envie de me quitter pour épouser ton capitaine...

— Me le reproches-tu vraiment... ? N'est-il pas normal qu'une jeune fille se marie ?...

— Oh ! tout-à-fait normal... répliqua la vieille fille, pinçant les lèvres ; mais cela m'aurait fait beaucoup de plaisir si cela avait été dans « notre » monde...

— Eh bien ! ma tante, n'ai-je pas joué, étant enfant, avec lui...

— Sans doute ; mais il était le fils de nos fermiers et, sans cette maudite guerre, qui nous a chassé de notre Alsace.....

— Eh bien ! ne te souviens-tu pas de la bravoure de notre Martin à cette époque !... Comme il était brave, déjà !... Comme il montrait le poing aux envahisseurs, en pleurant des larmes de rage, parce qu'on le retenait et

qu'on l'empêchait d'aller se battre... Ne te souviens-tu pas comment, le jour de notre triste exode, il a crié : « Nous reviendrons pour vous chasser, nous reviendrons.. » C'est toi qui m'as conté cela ; tu l'aimais bien Martin, lorsqu'il était enfant...

— Oui, je trouve amusant de t'entendre me dire : « Ne te souviens-tu pas ?... » Tu n'étais pas au monde... Enfin, je l'avoue, j'aimais bien Martin, qui était un enfant charmant ; mais il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il put, un jour, prétendre à t'épouser...

— Mais, pourquoi, puisque par sa vaillance, il a su s'élever jusqu'à nous... Lorsque mon père est mort, il n'était que « commandant » ; nous étions sans grande fortune et nous avons considéré comme un bonheur cette bourse qui m'a permis d'entrer à Ecouen... Eh bien ! Martin, à trente-six ans est capitaine ! Pense un peu, ma tante... Parti à dix-huit ans, dans la Légion, parce qu'il était Alsacien, l'an d'après, il passait dans l'armée régulière... et d'année en année, il avança, lentement, sûrement.... Capitaine, il l'était à trente-et-un ans et c'est son âge, seul, qui l'empêche d'accéder au grade supérieur... N'est-ce donc pas splendide, ma tante !...

— Tu oublies la Croix de la Légion d'Honneur, dans ton panégyrique de ton futur mari, dit la vieille demoiselle, en souriant.....

— Là, je te vois sourire, la cause de Martin, la mienne est gagnée...

— Que veux-tu que je dise... Je me résigne, autant le faire de bon gré... Tu es orpheline ; tu es majeure ; quelle figure ferai-je en m'opposant à ta folie... ?

— Rassure-toi, ma chère tante, ma folie est sagesse.

Ce dialogue avait lieu dans un charmant salon d'un petit hôtel particulier de Versailles, entre la fiancée du capitaine Freystaetter et la tante de celle-ci.

Les deux femmes en étaient là quand la servante ouvrit la porte du salon et annonça :

— Monsieur le Capitaine...

La petite bonne alsacienne n'avait pas besoin de prononcer de nom... Odile, d'un bond, se leva, courant à la porte où la haute taille du capitaine Freystaetter se silhouettait.

Elle se jeta dans ses bras, il la serra sur sa large poitrine, en murmurant tout bas :

— Ma chérie !...

Puis, l'écartant doucement, tout en la gardant contre lui, il s'approcha de la vieille demoiselle qu'il salua cérémonieusement :

— Mademoiselle, je vous présente mes hommages...

— Oh ! mon cher garçon, au point où nous en sommes, vous pouvez m'appeler ma tante et je vous appellerai *Matin*, comme jadis, lorsque vous étiez un petit garçon...

— Oh ! je suis heureux... Je craignais tant que vous n'approuviez pas sans réserve notre union... Permettez-moi de vous remercier. Vous êtes, comme toujours, la bonté même...

— Nous verrons cela, plus tard... Je serai, maintenant, une sorte de belle-mère pour vous et, gare, si vous ne rendez pas Odile heureuse...

— Je serai heureuse, ma tante, dit la jeune fille, toujours pendue au bras de son grand capitaine.

— Mais asseyez-vous...

En même temps, Mlle d'Ormeilles sonnait et, la servante, se montrant sur le seuil, elle lui dit :

— Préparez le thé, Marie...

— Bien mademoiselle....

Lorsque le samovar fumant et les tasses en fine porcelaine japonaise furent installés sur un plateau garni d'un napperon en dentelles, Odile remplit les tasses et

servit sa tante et son fiancé. Puis la conversation reprit :

— A quand le dîner de fiançailles, mon neveu ?... Odile m'a dit que vous en aviez déjà parlé dans vos lettres...

— Fixez-en la date vous-même, ma tante... Le plus tôt sera le mieux.. Et pour le mariage aussi...

— Vous êtes pressés, mes enfants, dit la vieille demoiselle, en souriant... Alors, samedi et dans cinq semaines, le mariage...

— Ça c'est gentil !... Pensez ma tante qu'il y a si longtemps que nous attendons !...



Huit jours plus tard, le petit hôtel particulier des dames d'Ormeilles, brillamment illuminé, recevait de nombreux visiteurs.

On célébrait les fiançailles d'Odile avec le capitaine Martin Freystaetter...

Le dîner avait été joyeux et animé ; de nombreux camarades du fiancé et quelques-uns de ses supérieurs avaient répondu à son appel...

Odile était radieuse.

Une toilette rose très pâle faisait admirablement valoir sa beauté blonde... Quant à Mlle d'Ormeilles, vêtue de vieilles dentelles ocrées, elle était superbe dans son rôle de mère de la fiancée dont elle s'acquittait à merveille...

Et, comme à la fin des meilleurs dîners, lorsque les langues se délient sous l'influence des vins et des liqueurs, les hommes ne tardèrent pas à parler de leurs préoccu-

pations coutumières. Quand on eut obtenu du fiancé, un récit de ses aventures à Madagascar où il avait secondé le général Galliéni pendant la conquête et surtout la pacification, on en revint à ce qui était le cauchemar de tous les instants :

L'Affaire Dreyfus !...

— D'ailleurs, dit le lieutenant de Bermont, un jeune officier de cavalerie, vous êtes mieux que quiconque à même de nous en parler, puisque vous étiez du Conseil de Guerre de 1894... Ne croyez-vous pas, mon cher Freystaetter, qu'il est absurde de nous ennuyer encore avec une chose jugée... ,

Le capitaine Freystaetter était devenu tout pâle...

Le timbre de la voix était tout à fait altéré quand il répondit :

— Excusez-moi, mon cher, de ne pas être de votre avis... Je suis, vous le savez, un soldat discipliné et je ne m'élèverai jamais contre les décisions de mes chefs... Cependant, je peux vous avouer que ce jugement de 94 est l'un de mes remords... Nous étions de bonne foi... c'est certain ; mais nous avons jugé sur des pièces insuffisantes !... Nous avons jugé sur des pièces fausses. Et alors?... me comprenez-vous, mes amis ?... Lorsque j'ai su, en 97, que le bordereau était un faux, j'ai tremblé ; toute ma foi a chancelé... Le suicide d'Henry fut pour moi comme un coup de tonnerre.

— Mais Henry s'est suicidé dans un accès de neurasthénie !...

— Peut-être, riposta Freystaetter se laissant entraîner par sa conviction ; le bordereau n'en est pas moins faux, quel que soit son auteur... Cela a été suffisamment prouvé par la différence des deux filigranes du papier... Si nos chefs ont eu des doutes, comment n'en aurions-nous pas, nous qui avons condamné un de nos camarades au bagne !...

— Bah ! il devait être coupable d'autre chose, sinon de cela. Il a eu certainement des rapports avec l'ambassade d'Allemagne...

— Non, non, mon cher de Bermont, laissons ces ragots... Lorsque j'ai su que la principale pièce du procès était un faux, la seule pièce qui, en notre âme et conscience, nous avait permis de condamner, ma foi en notre justice a chancelé, s'est écroulée... Tout ce qui m'avait semblé juste était faux.

Un silence glacial s'était fait dans le salon...

Tous ces officiers se jugeaient attaqués par les propos que tenait Martin Freystaetter...

Odile s'était rapprochée de son fiancé et elle lui prit le bras doucement, en levant sur lui des yeux implorants :

— Martin !...

— Ma chérie ?..

— Peut-être vaudrait-il mieux ne pas parler de cela ce soir, dit-elle à mi-voix.

Mais le lieutenant de Bermont reprenait :

— Mais alors, Freystaetter, vous êtes révisionniste ?...

— Sans doute, si j'étais appelé à déposer à la Commission d'enquête pour la révision, je serais obligé de déclarer que je suis, maintenant, certain de l'innocence de Dreyfus, puisqu'aucune des preuves sur lesquelles a été basé le jugement de 94 ne subsiste...

Le froid subsistait dans le salon.

Mlle d'Ormeilles eut alors la bonne idée d'appeler une de ses jeunes invitées près du piano pour lui faire faire un peu de musique.

Aussitôt, les messieurs se rapprochèrent des dames et chacun fit effort pour ranimer la conversation.

Cependant le lieutenant de Bermont était resté, tout perplexe, près des deux fiancés silencieux, maintenant...

Le jeune officier qui avait beaucoup d'affection pour Freystaetter se demandait si ces déclarations aussi nettes ne nuiraient pas à l'avancement de son camarade.

— A votre place, dit-il, doucement, je me tairai, mon cher Martin.

— Pourquoi ?.. demanda celui-ci..

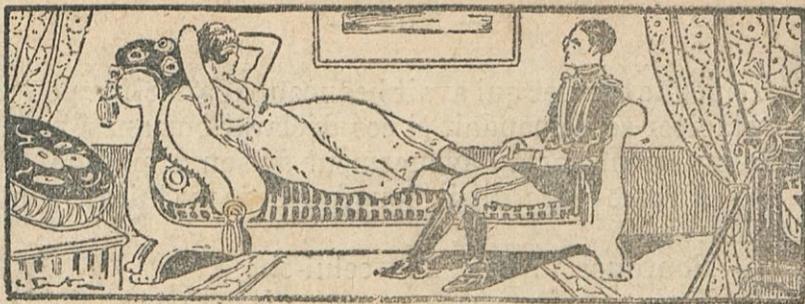
— Parce que je pense que vous n'avez pas envie de briser votre épée, ni de mourir capitaine... Cela pourrait nuire à votre avancement..

— Mais il y a ma conscience, mon cher, répondit Martin Freystaetter, d'un ton sans réplique.

Et Odile, d'une voix douce, ajouta :

— Voyez-vous, monsieur de Bermont, mon fiancé et moi, nous sommes parfaitement d'accord... **Nous aimons mieux un peu plus d'honneur qu'un peu plus de galon...**

— Mademoiselle, je vous admire, répondit de Bermont, s'inclinant très bas.



CHAPITRE CDLXXXVI

GENERAUX FACTIEUX...

Ce matin-là, le Général Galliffet semblait fort en colère.

Les officiers d'ordonnance filaient dans les couloirs avec une rapidité inaccoutumée...

Les convocations au bureau du Ministre se succédaient sans interruption.

Et, sans presque d'interruption, les officiers appelés entraient et sortaient du Ministère, l'oreille basse, la bouche amère...

La porte de l'antichambre donnant sur les appartements du ministre s'ouvrit encore une fois et l'officier d'ordonnance se mit au garde à vous en voyant paraître un de ses supérieurs :

— Général Julliard !... Voulez-vous m'annoncer au ministre ?...

— Il vous attend, mon général ; veuillez me suivre.

L'officier d'ordonnance ouvrit la porte et fit passer le visiteur. Le ministre, assis derrière son bureau, semblait fort absorbé dans l'examen d'un dossier.